



« Repartir de zéro » ou « à zéro »

COMMUNICATION DE JOSEPH HANSE
A LA SEANCE MENSUELLE DU 14 NOVEMBRE 1987

On m'a plus d'une fois interrogé sur mon insistance à faire apparaître, quand il y a lieu, une certaine cohérence dans le langage. Il est vrai que celui-ci, surtout lorsqu'il s'agit d'orthographe, est souvent incohérent. Je maintiens cependant que, du point de vue de la sémantique, de la grammaire, de la syntaxe et même souvent de l'orthographe, il y a dans la langue beaucoup plus de cohérence qu'on ne l'imagine habituellement. À condition toutefois d'ajouter à la cohérence logique la cohérence analogique. Je voudrais illustrer cette distinction en opposant *repartir de zéro*, qui respecte la cohérence logique, et *repartir à zéro*, qui se justifie par une cohérence analogique avec *recommencer à zéro* ou *reprendre à zéro*.

*

On pouvait lire en 1983 dans mon *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, à l'article *Zéro* (c'est un des très nombreux endroits où la deuxième édition, qui vient de paraître, présente un texte fortement remanié) : « *Partir (ou repartir) de zéro*. On entend et on lit souvent : *Il va falloir repartir à zéro*. C'est d'autant plus étrange que l'usage courant n'hésite pas à distinguer *Le départ aura lieu à tel endroit, à Versailles, dans la banlieue* et, avec le verbe *partir* ou *repartir* : *La course partira de Versailles, de la banlieue. Nous partirons de tel endroit*. Il convient donc de dire : *Ils sont partis de zéro. Il va falloir repartir de zéro*. »

Cela, c'était la logique, en vertu de laquelle on dit *partir de zéro, de rien* et *repartir de zéro*, comme *venir et revenir de la ville, de loin, sortir et ressortir des rangs, descendre et redescendre du grenier*.

J'avais noté la fréquence, à la radio, dans la conversation et dans la presse, de l'expression orale ou écrite *repartir à zéro*, qui m'intriguait ; je manquais d'un nombre suffisant de références à de bons écrivains et à des gens cultivés. Quant aux dictionnaires qui accueilleraient *repartir à zéro*, ils étaient rares et peu convaincants, car ils n'échappaient ni à l'erreur ni à l'incohérence et ils étaient en désaccord.

Le *Nouveau dictionnaire des difficultés du français* publié par Jean-Paul Colin dans la collection Hachette-Tchou en 1970 écrivait au mot *Zéro*, avec une approximation très peu scientifique et des erreurs manifestes : « *Partir de zéro*. Il faut préférer dans ce tour la préposition *de* qui indique le point de départ, mais la préposition *à* est fréquente : *Après la chute de son entreprise, il a dû repartir de zéro*. *Repartir à zéro* est un tour familier. »

L'observation relative à *partir à zéro* est fautive. La seule construction « fréquente » est avec *de*. Celui-ci n'est pas à préférer, il s'impose. Il est aberrant d'illustrer la construction de *partir* avec seulement des exemples de *repartir* ; mais cela prouve la fréquence de *repartir à ou de zéro*. Quant à l'étiquetage « tour familier », nous verrons ce qu'il vaut.

On s'étonne de voir condamnée la construction *partir à zéro* (aussi bien que *repartir à zéro*) dans le *Dictionnaire des difficultés de la langue française* d'Adolphe Thomas (1956, p. 435), que cite encore l'*Encyclopédie du bon français* de Dupré (t. III, 1972, p. 2.714), et dans le très consciencieux *Dictionnaire du bon français* de Jean Girodet (Bordas, 1981), qui déclare, à l'article *Zéro*, sans citer *repartir* : « On écrira : **partir de zéro** et non *partir à zéro*. »

L'étrange et obstinée condamnation de l'inusuel *partir à zéro* ne me paraît pas pouvoir s'expliquer par l'acharnement avec lequel, depuis Littré, on a dénoncé en termes très sévères, en parlant même de « solécisme ignoble », d'autres emplois courants et corrects de *partir à* : *partir à la campagne, à Paris, au bureau*, de même d'ailleurs que *partir en voyage*. Il n'y avait pas lieu de faire le rapprochement, car les compléments introduits par *à*, dans ces expressions, indiquent la destination, non le point de départ comme dans *repartir à zéro*. Je suis plutôt tenté de croire que la fréquence, même non enregistrée, de *repartir à zéro*, sans avoir engendré un véritable usage de *partir à zéro*, a fait croire à des lexicographes que cette dernière

expression était vivante et a déclenché leur offensive contre le rare ou imaginaire *partir à zéro*.

Certains ont enregistré, mais comme familière, l'expression *repartir à zéro*. Je me suis soigneusement gardé de reprendre ce jugement, bien qu'il apparaisse au tome VII du *Grand Larousse de la langue française*, à l'article *Zéro*, en 1978 : « *Repartir de* ou (fam.) *à zéro*, *reprendre quelque chose à zéro*, recommencer après un échec complet, une ruine totale, ou reprendre à la base l'examen complet de quelque chose, un problème, une étude, sans tenir compte des éléments précédemment acquis : *Un pays qui a dû repartir à zéro après la guerre*¹. *Les pourparlers repartent à zéro*. *La police reprend l'enquête à zéro*. »

Il est curieux qu'après avoir réservé abusivement *repartir à zéro* à l'usage familial, on se borne à deux exemples avec *à*. J'observe d'ailleurs qu'au tome VI, un an plus tôt, on lisait au mot *repartir* une définition sensiblement plus large, sans aucune mention de l'emploi familial et illustrée uniquement par un exemple avec *à zéro* : « Se lancer de nouveau dans une entreprise : *Nous repartirons à zéro, mais avec l'espoir de réussir*. »

Tout cela prouvait la vitalité de *repartir à zéro*, mais restait trop incertain et trop contradictoire. L'indication de l'emploi familial de *repartir à zéro* n'est d'ailleurs plus donnée qu'exceptionnellement dans les dictionnaires des années suivantes. Ils signalent encore pendant quelque temps la double construction *repartir à zéro ou de zéro* et finissent par ne plus mentionner parfois que *repartir à zéro*, présenté comme la forme usuelle, mais sans références convaincantes.

Je crois aujourd'hui, après une longue enquête, que l'expression figurée *repartir à zéro* s'est facilement imposée dans le meilleur usage, sans d'ailleurs éliminer, pendant un certain temps, *repartir de zéro*, normal au sens propre et dans un sens figuré moins fort, n'impliquant pas qu'on fait table rase du passé et qu'on change tout à fait de direction ou d'objectif.

Dans le livre récent de Christine Ockrent et du comte de Marenches, *Dans le secret des princes* (Paris, Stock, 1986, p. 103), Marenches parle de Georges Pompidou : « Il a été élu président de la République le 16 juin 1969. Il m'a confié un peu plus tard : " On n'en sort pas. Le service ne marche pas. Mon chef d'état-

¹ Notons cet exemple au passé, tout à fait normal en dépit de la fréquence, ailleurs, du présent ou du futur.

major particulier m'a dit qu'il n'y a rien à faire, qu'il faut mettre le Service *en extinction* et repartir de zéro ». » Il s'agit du fameux Service de documentation et de contre-espionnage dont le comte de Marenches sera directeur général de 1970 à 1981. Dans ces paroles prononcées en 1969 par Pompidou ou par son chef d'état-major, même si l'on parle de mettre le Service « en extinction », il ne peut être question d'effacer complètement le passé « sans tenir compte des éléments précédemment acquis » ; il s'agit de renouveler profondément ce Service, dans sa structure et ses responsables, peut-être même dans une partie de ses méthodes, en se libérant des habitudes et en poursuivant néanmoins inévitablement des objectifs similaires. *Repartir de zéro* me paraît tout à fait normal ; on aurait pu toutefois, dans ce cas, à mon sens, employer *repartir à zéro* ; la langue a dû tâtonner quelque temps, hésiter entre les deux tours au sens figuré, mais elle a donné très vite la préférence à *repartir à zéro*, senti comme plus fort.

*

Certes l'usage de *à* est normal et traditionnel avec *réduire, ramener, revenir, retourner, amener, arriver*, où le complément introduit par *à* marque l'aboutissement, mais aussi après *recommencer, reprendre*, après lesquels *à* indique le point de départ. Dans ce dernier sens, *repartir* a dû se construire comme *partir*, avec *de*, et il continue à le faire au sens propre ; mais depuis au moins cinquante ans il s'est construit avec *à* au sens figuré, par analogie avec *recommencer, reprendre*. C'est ce qu'atteste la documentation dont je vais faire état et qui ne permet pas de parler d'un emploi strictement familier.

Pour avoir plus de références, j'ai consulté les fiches du Centre de recherche documentaire du *Trésor de la langue française* à Nancy. Rappelons qu'a été conçu en 1957, en France, le projet grandiose, adopté par le Centre national de la recherche scientifique et dont la direction a été d'abord assumée par le recteur Paul Imbs, de publier, en recourant à l'ordinateur, un énorme dictionnaire de langue et, pour commencer, le *Trésor de la langue française de 1789 à 1960*, dont le premier tome a paru en 1971 et dont le douzième, allant de *Natation* à *Pénétrer*, a vu le jour en 1986 (on y trouve *partir de zéro* mais non *partir à zéro*).

J'ai donc demandé à mon ami le professeur Bernard Quemada, qui est maintenant à la tête du *Trésor* comme de l'Institut national de la langue française, de disposer du texte des fiches mentionnant *de zéro* ou *à zéro*. On a pu, à travers six cent vingt-cinq ouvrages du vingtième siècle, me fournir cent dix-huit citations. Beaucoup n'offrent pas d'alternative et n'intéressent pas notre propos : *égaler à zéro*, *les températures au-dessus ou au-dessous de zéro*, *inférieur à zéro*, *voisin de zéro*, *différent de zéro*, *retour à zéro*, *tomber à zéro*, *revenir ou réduire à zéro*, etc. Mais la documentation du *Trésor* m'a fourni, en une vingtaine de citations, des emplois de *partir de zéro* (sept occurrences), *recommencer à zéro* (trois occurrences), *repandre à zéro* (une occurrence), *repartir à zéro* (sept occurrences), *repartir de zéro* (deux occurrences).

Les emplois de *recommencer à zéro* et de *repandre à zéro* montrent, comme les dictionnaires, que les deux expressions s'emploient indifféremment pour la reprise qui suit un échec (involontaire), la perte du fil d'un discours ou un passé délibérément effacé. Nous verrons dans quelques instants que cette remarque n'est pas inutile. Observons aussi l'absence, dans cette documentation, de *partir à zéro* et de *commencer à zéro*. Cette dernière expression, tout en étant possible, est très rare parce qu'il est vraiment exceptionnel qu'à un premier départ on insiste sur l'effacement du passé au profit de sa seule volonté. Tandis que si l'on *recommence à zéro*, on a conscience du passé, mais il est généralement aboli, volontairement ou non. La rareté de *commencer à zéro* l'a empêché de suggérer *partir à zéro*. Tandis que *repandre à zéro* et *recommencer à zéro* sont vivants, sensiblement moins toutefois, aujourd'hui, que *repartir à zéro*, qui l'emporte aussi sur *repartir de zéro*.

Il n'est pas inutile de nous arrêter quelques instants à l'opposition entre *à* et *de* dans les tours qui nous intéressent. Nous avons vu que *à* marque la destination avec des verbes de mouvement : *partir à Paris*, *aller à la campagne*, *tomber à terre*. Avec d'autres verbes il marque simplement un endroit, un moment, une situation statique : *commencer à telle page*, *à telle heure*, *avoir mal au genou*, *une bague au doigt*, *être à table*. Dans *recommencer à zéro* ou *repandre à zéro*, telle est bien la fonction de *à* et son acception statique. Tandis que *de*, avec des verbes de mouvement comme *partir* ou *repartir*, et *à* cause du sens de ces verbes et de son propre sens dans ce cas, marque le point de départ d'une façon non plus statique mais dynamique. *Partir de zéro* et *repartir de zéro* font penser à un mouvement, à un déplacement vers certain

objectif. Cette perception dynamique s'atténue fortement, sans peut-être s'effacer puisqu'elle dépend aussi du sens de *repartir*, si nous disons *repartons à zéro* ; elle disparaît en principe dans *recommencer à zéro* ou *repandre à zéro*. Mais il est évident qu'il y a analogie entre *repartir à zéro* et *recommencer* (ou *repandre*) à zéro.

Avant de commenter les citations que m'a fournies la documentation du *Trésor*, je veux m'arrêter, pour ne pas me dérober, à un étrange et récent emploi apparent de *commencer de zéro*, dans ma documentation personnelle, par Françoise Mallet-Joris. Je suis d'autant plus surpris que cet auteur est de ceux auxquels j'aime à me référer et à me fier. Dans *Le rire de Laura* (1985, p. 34), un professeur dit à un de ses étudiants, qui hésite à se représenter au baccalauréat : « Bien sûr, vous pouvez aussi rompre avec tout ça, partir, essayer de commencer votre vie de zéro... Mais c'est du 68 réchauffé. » *De zéro* est sans doute dû à « partir », commenté par « essayer de commencer votre vie ». L'idée de *partir* est en tout cas présente ; elle peut être aussi sous-entendue, pour éviter une répétition, après « commencer votre vie » : « Vous pouvez aussi partir, essayer de commencer votre vie à partir de zéro » ou « en partant de zéro ».

Plus loin (p. 191), l'auteur met entre guillemets l'expression « départ de zéro » : « Le point commun étant ce "départ de zéro" que le peu de chances données à la jeunesse dans notre vieille société immobile rend particulièrement aisé à réaliser. » Il est en tout cas évident que Françoise Mallet-Joris a en tête l'expression *partir de zéro*.

Dans la documentation du *Trésor de la langue française*, on trouve toujours *recommencer à zéro* et, sauf dans un cas, *partir de zéro*. Voici le cas troublant de *partir à zéro*. Blaise Cendrars, dans *Bourlinguer* (1948, p. 276), écrit : « Tous les deux, ayant pas mal roulé notre bosse par la suite, (...) partant du même niveau, c'est-à-dire à zéro... et ayant faim... » *Partir* est ici construit normalement avec *de* (*partant du même niveau*) ; à zéro ne dépend pas de *partir*, il définit le niveau comme si l'on disait en substituant *qui était* à *c'est-à-dire* : « partant du même niveau, qui était à zéro ».

J'ai dit qu'il y avait, dans la même documentation, deux emplois seulement de *repartir de zéro*. Le premier est de Jules Romains, dans *Verdun* (1938, chapitre XVII, p. 161) : « D'ici là j'aurai eu dix fois le temps d'être ruiné. Et il me faudra repartir de zéro. Et à mon âge, ce n'est ni drôle ni facile. » Je suis persuadé qu'on

pourrait encore trouver d'autres exemples de *repartir de zéro* dans ce sens : recommencer après avoir été ruiné, mais repartir vers le même objectif, dans la même direction. Là aussi d'ailleurs *repartir à zéro* n'étonnerait pas.

L'autre exemple est plus spécial ; il est tiré d'un ouvrage technique (de R. Villemer) sur *L'organisation industrielle* (1947, p. 113). On inscrit dans des colonnes les entrées et les sorties des marchandises et, quand il y a équivalence, on biffe et « les sorties (...) repartent de zéro ». Emploi tout à fait normal, en calcul, de *repartir de zéro*. Il s'agit d'ailleurs du sens propre de *repartir* ; on continue après un arrêt.

Ajoutons un autre exemple de *repartir de zéro*, cité par la dernière édition du *Grand Robert* en 1985. Au mot *zéro*, il donne la même définition, très large, pour *repartir de zéro* et *repartir à zéro*, qu'il présente comme synonymes : « recommencer quelque chose après avoir échoué une première fois, reprendre à la base l'étude d'un problème ». *Repartir à zéro* est illustré par un exemple d'Albert Camus auquel je reviendrai ; *repartir de zéro* par cette phrase de Jean Paulhan : « La roulette à tout coup repart de zéro. » C'est encore une fois le sens propre, où je crois que *de zéro* est le tour normal. Il faut nettement distinguer le sens propre et le sens figuré. Seul celui-ci est en cause.

Dans ce sens figuré, depuis 1938 toutes les citations de la documentation du *Trésor* donnent *repartir à zéro*, à l'infinitif, au présent ou au futur, dans le sens de « recommencer à zéro après avoir, souvent volontairement, fait table rase du passé ». Je ne connais pas de plus éloquente illustration que la fameuse chanson d'Edith Piaf : *Non, je ne regrette rien*, qui n'est pas dans les fiches du *Trésor*. Elle date de 1960 et les paroles, appliquées à la musique préalable de Charles Dumont, sont de Michel Vaucaire². Elle mérite d'être citée en entier : « Non ! Rien de rien... Non ! Je ne regrette rien... Ni le bien Qu'on m'a fait, Ni le mal ! Tout ça m'est bien égal ! Non ! Rien de rien ! Non ! Je ne regrette rien... C'est payé, Balayé, Oublié. Je me fous du passé ! Avec mes souvenirs J'ai allumé le feu, Mes chagrins, mes plaisirs, Je n'ai plus besoin d'eux ! Balayés les amours, Et tous leurs

² Je dois ces précisions à mon ami le docteur et poète Raymond Lenoble, excellent commentateur et historien de la chanson française, qu'il illustre également. Il n'est pas inutile de savoir que la musique a précédé le texte et qu'elle a été composée par Charles Dumont dans un moment d'agitation extrême.

trémolos, Balayés pour toujours, Je repars à zéro... Car ma vie, Car mes jours, aujourd'hui, Ça commence avec toi ! »

Le contexte est frappant. Le passé est volontairement rejeté, balayé, oublié, on prend un nouveau départ, on recommence à zéro. Nous sommes très loin du sens noté au commencement de cet exposé : des cyclistes, des voyageurs, des promeneurs, après une halte, repartent d'un endroit en poursuivant la course ou la randonnée. Nous sommes loin aussi, dans ce sens figuré, du sens propre signalé plus haut, à propos de la roulette ou d'un appareil ou d'un calculateur qui repartent réellement de zéro. Cependant l'analogie entre ces tours est évidente, comme aussi celle de la chanson d'Edith Piaf avec *recommencer à zéro*.

Il est assez révélateur que le premier en date des exemples de *repartir à zéro*, dans la documentation du *Trésor*, ait clairement le même sens que lui donne, vingt-deux ans plus tard, la chanson d'Edith Piaf. Dans *Les parents terribles*, en 1938, de Jean Cocteau, un jeune homme, Michel, confie à sa mère, une mère très possessive, qu'il est amoureux d'une jeune femme de son âge, elle vient de rompre avec son amant, un prétendu veuf de cinquante ans (qui est en réalité, mais nul ne le sait encore, le père de Michel) : « Je n'aurais jamais osé t'en ouvrir la bouche avant qu'elle ne se soit décidée, d'elle-même, à quitter ce pauvre type, à faire place nette, à repartir à zéro » (acte I, scène 4). Vous avez remarqué : *faire place nette, repartir à zéro*.

Et à l'acte III, scène 6, entendant son neveu et la jeune femme en train de vouloir revendiquer généreusement chacun une responsabilité dans ce qui a suivi le malentendu créé par « les parents terribles », et qui a failli séparer les jeunes amoureux, la tante de Michel leur dit : « Si J'étais vous, mes enfants, je ne m'expliquerais pas, je recommencerais à zéro. » On voit ici l'équivalence des deux expressions : on fait place nette, on fait une croix sur un passé douloureux, absurde, qu'il s'agit d'oublier.

Même sens dans *La peste* d'Albert Camus (1947), vers la fin du livre, quand on veut croire que l'atroce épidémie va prendre fin. Cottard et Tarrou s'interrogent sur l'avenir. Est-ce que tout va pouvoir recommencer ? Fera-t-on comme si rien n'était changé ? Est-ce possible ? (Gallimard, Les meilleurs livres français, p. 229) :

Les deux promeneurs étaient arrivés près de la maison de Cottard. Celui-ci s'était animé, s'efforçait à l'optimisme. Il imaginait la ville se reprenant à vivre de nouveau, effaçant son passé pour repartir à zéro.

– Bon, dit Tarrou. Après tout, les choses s'arrangeront peut-être pour vous aussi. D'une certaine manière, c'est une vie nouvelle qui va commencer.

Ils étaient devant la porte et se serraient la main.

– Vous avez raison, disait Cottard, de plus en plus agité, repartir à zéro serait une bonne chose.

Une fois encore *repartir à zéro* après un cataclysme est associé au vœu d'oublier, d'effacer le passé si possible et de commencer une vie nouvelle.

Même nuance chez Georges Bernanos, un an plus tard, dans *Un mauvais rêve* (première partie) : « Impossible, ou du moins pour y réussir faudrait-il effacer d'abord les deux années de mon mariage, repartir à zéro, comme vous dites. Oui, à zéro. » Toujours l'idée d'effacer complètement le passé.

Il est inutile, je pense, de commenter longuement les autres emplois de *repartir à zéro* dans les fiches du *Trésor*. On y retrouve la même nuance d'une nouvelle vie à partir du présent ou d'un moment imaginé dans l'avenir, qu'il s'agisse de Francis Ambrière dans *Les Grandes Vacances* en 1946, à propos d'un changement radical de milieu qui lui serait imposé et qui remettrait en cause toutes les habitudes, ou de Lacroix, dans un traité de politique et de dialectique, en 1949 (« repartir à zéro et me recréer tout entier » le passé n'ayant plus « de réalité objective »), ou de Roger Martin du Gard en 1955 dans ses *Souvenirs autobiographiques* où le passé n'est plus que décombres (« On va repartir à zéro. C'est hallucinant et il faut avoir quinze ans pour se sentir à l'aise dans ces décombres »).

Voici encore l'expression, avec sa nuance de coupure volontaire du passé, dans un texte qui n'est pas dans la documentation du *Trésor* et qui est d'un linguiste français, Aurélien Sauvageon. Dans *Français écrit, français parlé* (1962, p. 13), il déclare, à propos des pays africains trop pressés et volontairement affranchis du passé : « Ils abandonnent toutes leurs traditions nationales et se coupent du passé. Ils repartent à zéro. »

Avant de conclure, je voudrais écarter deux influences.

D'abord celle du tour très rare, que ne mentionnent même pas tous les dictionnaires, *partir (ou repartir) à faire quelque chose*, se mettre ou se remettre à faire quelque chose. La préposition *à* est suivie d'un infinitif et indique l'entrée dans l'action et non l'endroit d'où l'on part. Voici une phrase de Georges Duhamel dans *Biographie de mes fantômes*, p. 175 : « Tout aussitôt ressaisi de rage orgueilleuse et savante, il repartait à déchiqueter sa proie. »

Je ne puis croire non plus à l'influence de *remettre le compteur à zéro*, bien que la plupart des personnes que j'interrogeais, au temps de mon enquête sur la vitalité de *repartir à zéro*, aient fait en Belgique le rapprochement. Dans *remettre le compteur à zéro*, le complément *à zéro* ne marque pas le point de départ mais le point d'arrivée, de remise en place, en vue d'un nouveau départ. Personnellement d'ailleurs j'emploierais plutôt *repartir de zéro*, comme au sens propre, sans l'imposer, après une expression évoquant *remettre le compteur à zéro*.

Tâchons de faire le point en concluant cet exposé, involontairement un peu touffu. Distinguons *partir* et *repartir*.

Partir de zéro est le tour normal, très vivant, à côté de *partir de rien* : *Il est parti de zéro, mais il a fait fortune*. Je n'ai aucune attestation de *partir à zéro* en dehors des emplois non signés, trouvés ou imaginés par quelques lexicographes. Je suis porté à croire que certains de ceux-ci se sont convaincus que la fréquence de *repartir à zéro* impliquait celle de *partir à zéro*. Ils se sont vraisemblablement trompés. Ils n'ont d'ailleurs pas vu que la rareté du tour possible *commencer à zéro* l'avait empêché de susciter ou de favoriser *partir à zéro*.

Au contraire, la fréquence de *recommencer à zéro* et de *repandre à zéro*, qui ont un sens très net, a encouragé l'analogie de *repartir à zéro*, du moins dans des emplois figurés. Je crois qu'au sens propre la forme normale est *repartir de zéro*, qu'il s'agisse d'un calcul ou d'un appareil gradué. Elle me paraît avoir survécu, à côté de *repartir à zéro*, dans le cas d'un nouveau départ, au sens figuré, mais sans changement de direction ou d'objectif, après une ruine ou une mise au point, qui peut être profonde.

Mais si le sens implique un effacement complet, volontaire ou non, du passé, s'il impose la perspective d'une vie nouvelle, d'une orientation qu'on veut ou qu'on a voulu nettement différente, c'est *repartir à zéro* qui, par analogie, sous l'influence

des tours synonymes et très vivants *recommencer à zéro* et *reprendre à zéro*, est devenu l'expression courante, orale ou écrite, depuis au moins cinquante ans.

Copyright © 1987 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Joseph Hanse, « *Repartir de zéro* » ou « *à zéro* » [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1987. Disponible sur : < www.arlfb.be >